

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 5 (1876)
Heft: 2

Artikel: Méthode intuitive : 5me article
Autor: Horner, R.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1040075>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

publié sous les auspices

DE LA SOCIÉTÉ FRIBOURGEOISE D'ÉDUCATION

Le BULLETIN paraît à Fribourg le 1^{er} de chaque mois. — L'abonnement pour la Suisse est de 2 francs. Pour l'étranger, le port en sus. Prix des annonces, 20 cent. la ligne. Prix du numéro, 20 cent. Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. Horner, à Hauterive, et ce qui concerne les abonnements au Directeur de l'imprimerie catholique suisse, à Fribourg. — *Lettres affranchies.*

SOMMAIRE. — *Méthode intuitive ou leçons de choses (5^e article).* — *Sept semaines à Lucerne (Suite.)* — *Partie pratique, Problèmes agricoles, par E. B.* — *Bibliographie.* — *Correspondances.* — *Chronique.*

MÉTHODE INTUITIVE

(5^{me} article.)

Ainsi que nous croyons l'avoir démontré, l'instruction a moins pour but de doter l'enfant d'un certain bagage de connaissances utiles, que d'assouplir et de fortifier ses facultés intellectuelles. L'érudition a son prix, mais le développement des puissances de l'âme, la perspicacité de l'intelligence, l'esprit d'observation et la justesse du raisonnement ont une valeur bien supérieure.

Mais, dira-t-on peut-être, le développement intellectuel dépend essentiellement des aptitudes naturelles, et tous vos efforts, tous vos procédés, toutes les ressources fournies par votre expérience ne parviendront jamais à donner le moindre grain de bon sens à celui qui en a été totalement déshérité par la nature.

Nous avouons que la méthode, pas plus que l'agriculture, ne saurait convertir un fonds graveleux et aride en une plantureuse prairie ; mais ce qu'elle peut faire, c'est de défricher, de cultiver, de fertiliser des terrains qui, sans la main d'un ouvrier intelligent, seraient restés à jamais incultes et stériles, c'est de sarcler, d'ensemencer, d'arroser les champs fertiles et d'en multiplier ainsi les produits.

Quoi que l'on fasse, nos écoles renfermeront toujours un

certain nombre d'élèves rebelles presque à toute culture. On remarque même parfois des différences très-accentuées entre les volées successives d'un même cours. Tous les efforts du maître le plus habile et le plus dévoué ne parviennent point à amener certaines têtes dures au degré de culture que d'autres enfants plus favorisés atteindraient de leurs propres forces. Mais il n'est pas moins vrai que la méthode et l'exercice ont une puissance, une efficacité incontestables.

Qui n'a eu occasion de rencontrer dans les classes dirigeantes de la société certaines intelligences d'élite qui éclairent et fécondent par leur parole ou leur plume, toutes les questions, tous les sujets ; qui vous frappent, vous étonnent, par la sagacité de leur sens pratique, la sagesse de leurs appréciations et la puissance de leur logique ? Si l'on cherche le principe de ces précieuses et rares qualités, on pourra se convaincre qu'elles ne sont ni le reflet ni le fruit de l'érudition ; elles sont dues toujours à l'esprit d'observation, à une éducation spéciale qui a eu le don de faire éclore les aptitudes naturelles et de favoriser l'épanouissement des facultés intellectuelles. Ainsi, a-t-il existé au monde une pépinière plus féconde en intelligences remarquables que les anciennes écoles de logique où les jeunes gens passaient plusieurs années à composer, à forger, à analyser des raisonnements ? Ils puisaient dans ces ateliers intellectuels cette forte trempe d'esprit, ce coup d'œil sûr et pénétrant, cette argumentation irrésistible qui distinguent presque tous les hommes sortis des rares écoles qui subsistent encore aujourd'hui. C'est cette idée si grande que M. Rambaud a réalisée à Lyon pour l'éducation primaire.

Pestalozzi voulait aussi que l'on cherchât avant tout à développer les facultés morales et intellectuelles de l'enfant.

Mais quelle part l'enseignement intuitif peut-il avoir dans cette gymnastique de l'entendement ? C'est ce que nous nous proposons d'examiner, en passant successivement en revue chaque faculté et en indiquant les procédés les plus propres à les fortifier.

La première condition de réussite, c'est que l'instituteur sache bien distinguer les diverses puissances de notre âme. S'il ignore le caractère spécial, la sphère d'activité de chaque faculté et les moyens de culture que lui fournit la pédagogie, il ne sera guidé, dans cet important travail, que par un instinct plus ou moins clairvoyant qui souvent le fourvoiera.

Ce que nous pourrions dire de la perception, nous l'avons exposé déjà lorsque nous nous sommes attaché à mettre en lumière le caractère essentiel des leçons de choses.

Mettre notre intelligence en communication avec le monde extérieur par l'intermédiaire des sens, faire rayonner chaque objet devant le miroir mystérieux de l'âme, puis l'éclairer par de lumineuses explications, l'agrandir par l'imagination, l'examiner, l'étudier sur toutes ses faces, dans toutes ses propriétés, graver dans la mémoire les observations puisées dans cette étude, les formuler par la parole, voilà en quoi consiste l'enseignement intuitif ; tel est aussi l'objet de la perception.

Cependant il ne faudrait pas laisser croire aux enfants que le champ d'action de l'entendement soit borné aux étroites limites des objets physiques. Le monde extérieur ne doit être qu'un piedestal, une échelle pour s'élever dans une atmosphère plus pure, pour atteindre à des horizons plus vastes, aux régions des esprits où l'âme, dégagée en quelque sorte des liens du corps, semble s'affranchir de ce poids de terre qui l'alourdit.

Les objets physiques éveillent et stimulent les sens de l'enfant. Cette excitation des sens, de la vue en particulier, tire peu à peu l'âme de son sommeil et de son engourdissement natifs ; les choses se peignent dans l'imagination, se généralisent et s'abstraient dans l'intelligence. L'éclosion des idées, l'épanouissement progressif de l'entendement tirent la volonté de sa léthargie et mettent en jeu les diverses puissances intellectuelles pour resplendir dans l'action, terme suprême de toutes les opérations de l'âme.

Sans cet appel incessant aux organes des sens, sans le contrôle intuitif des premières notions acquises, sans ce télégraphe mystérieux sur le seuil des deux mondes, l'âme serait fatalement condamnée à rester endormie dans les langes et les ténèbres de l'enfance.

Résumons succinctement les règles à suivre dans les exercices de perception.

1° Au lieu de définir ou de décrire les objets, il faut les produire aux yeux des enfants. Est-il question d'une montre, veut-on donner l'idée d'un tableau, d'un grain de blé, d'une étoffe, etc., montrons, s'il est possible, ces choses aux élèves. Point de définition inutile, de description fastidieuse, mais faisons voir l'objet même. Gardons-nous de croire qu'il serait ridicule ou inutile de présenter aux yeux de nos écoliers tel objet qui nous est familier. Il arrive souvent qu'ils ne possèdent pas la notion la plus élémentaire de ce que nous connaissons le mieux.

Que chaque école soit munie d'un petit meuble destiné à serrer les collections, les choses usuelles, qui serviront d'objet à notre enseignement intuitif. Ces collections se compléteront peu à peu par les soins du maître.

S'il n'est pas possible de soumettre à l'appréciation et au contrôle des sens les choses à étudier, traçons-en l'esquisse au tableau noir, montrons-en le dessin ou le tableau.

Le maître diligent se fera un devoir de collectionner toutes les gravures et les images qui tomberont sous sa main. Elles lui seront d'un grand secours dans maintes circonstances. Sans une représentation graphique, comment serait-il possible de donner aux jeunes enfants de la montagne une idée quelque peu exacte d'un vaisseau, ou la notion d'un chalet à un écolier de la plaine ?

Les tableaux d'histoire suisse et d'histoire sainte lui seront d'une grande utilité pour l'enseignement de ces branches.

2° Sachons donner un corps aux idées abstraites.

S'agit-il de calcul, je prendrai toujours l'intuition pour point de départ, pour auxiliaire et pour contrôle. Cependant je saurai m'en affranchir aussitôt que l'enfant sera à même d'opérer sans le secours des sens. Pour apprendre à compter, par exemple, je puis me servir de billes, de crayons, de haricots, etc. Voici de quelle manière je procéderai, en parlant, par exemple, du nombre 2.

Le maître. — Jules, tendez la main. Comment appelez-vous cela ?

L'élève. — Des haricots.

Le maître. — Combien en avez-vous ?

L'élève. — Deux.

Le maître. — Dans deux combien y a-t-il de fois un ?

L'élève. — Deux fois, etc.

Le maître. — Donnez-en un à Joseph votre voisin. Combien vous en reste-t-il ?

L'élève. — Un.

Le maître. — De deux ôtez un, il reste ?...

Combien faut-il ajouter à un pour avoir deux ? etc., etc.

C'est ainsi que :

- a) Je donnerai une idée exacte de la valeur réelle des nombres.
- b) Je ferai comprendre le rapport des nombres.
- c) J'initierai l'enfant sans définition, sans démonstration, sans explication aucune, aux quatre premières opérations.
- d) Je le familiariserai en même temps avec les chiffres, en écrivant chaque nombre au tableau noir.

Quel est l'instituteur qui ose se flatter d'avoir fait saisir à ses élèves, avant l'âge de 10 ans, les fractions avec le rapport du numérateur et du dénominateur et la marche à suivre dans les opérations multiples qui s'y rapportent ?

Or, avec l'aide d'un fruit, ou de quelque cube divisé en plusieurs parties, il sera aisé à des enfants de 7 ans, de résoudre de vive voix, au bout d'une heure d'exercices, des problèmes tels que ceux-ci : $\frac{1}{4} + \frac{1}{2} + \frac{1}{8}$; $\frac{1}{2} - \frac{3}{8}$; $\frac{2}{3} \times \frac{1}{2}$ etc., etc.

Cette expérience a été faite plusieurs fois avec un plein succès.

Pour donner un corps aux règles grammaticales, on écrira d'abord des exemples au tableau noir et on en fera jaillir toutes les lois qui s'y trouvent appliquées.

Ne craignons pas de rendre trop sensible le premier enseignement ; c'est le seul moyen à notre disposition de nous faire comprendre des jeunes enfants.

R. HORNER.

SEPT SEMAINES A LUCERNE

(SUITE.)

« E viva ! » nous sommes soldats ! Foin de la fêrulle ; vive le fusil ! De maître l'on devient élève. Plus de pensums à distribuer mais des corvées à recevoir. Voilà ce que l'on se disait sous les tuiles de la vieille caserne de Fribourg. N'eût été le comique achevé de notre *touche*, nos réflexions n'auraient guère été riantes. Mais comment ne point envisager la chose sous son côté burlesque en voyant notre carnavalesque mascarade ?

— Eh ! là bas ? et les sous-pieds, qu'en fais-tu ? — C'est vrai ; vite des sous-pieds à mon pantalon. — Corbleu ! Philibert, tu m'as tout l'air d'un highlanders écossais. En serait-on revenu à la culotte courte, aux bas de soie et aux souliers à boucles ?

— Tu n'y es pas, mon cher ; nous sommes prussiomanes ; nous adoptons la demi-botte et dès lors inutile d'allonger le pantalon ; le proverbe est changé : on ne dira plus : « Cordonnier pas plus haut que la chaussure ; » mais : « tailleur pas plus bas que le genou. » Du reste, on ne peut pas se plaindre ; ce qui manque à la culotte est ajouté à la capote ; donc compensation et partant pas de réclamation possible. — Comment, c'est toi, cher ami ? Que tu es drôle ! Comme te voilà fait ! — Je ne suis donc pas bien ainsi ? — Si, très-bien... pour un jour de mardi-gras. Je ne vois plus en toi l'ami Pierre, l'élégant magister ; cependant sous l'habit militaire, je reconnais que tu es soldat.

Et cent autres pasquinades se croisaient, s'entre-croisaient à qui mieux mieux.